

Lady Bothwell secoua la tête comme une personne à demi satisfaite.

—Combien il est difficile, dit-elle, d'éprouver de la confiance lorsque la base sur laquelle elle doit reposer a été ébranlée si souvent ! Enfin je ferai de mon mieux pour tranquilliser Jemina.

—Ne croyez pas que je veuille vous tromper. La manière la plus sûre de correspondre avec moi sera d'adresser les lettres, poste restante, à Helvoetsluys. Quand à Falconer, notre première rencontre aura lieu devant une bouteille de bourgogne.

Je suis fâchée de ne pouvoir dire avec précision en quelle année sir Philippe Forester passa en France ; mais c'était à une époque où la campagne s'ouvrirait avec une nouvelle fureur. Une seule lettre avait instruit Jemina de l'arrivée de son mari sur le continent, elle n'en avait pas reçu d'autre. Il passait une relation dans une relation dans les journaux, dans les journaux, dans laquelle on fait mention du volontaire air Philippe Forester, commt ayant été envoyé dans une reconnaissance dangereuse, mission dont il s'était acquitté avec le plus grand courage et autant de dextérité que d'intelligence ; il avait même reçu, ajoutait-on, les remerciements de l'officier commandant.

II

Ne revant aucune nouvelle de sir Philippe, Jemina finit par trouver une espèce de consolation dans cette même négligence qui avait si souvent causé ses peines.

—Il est si insouciant, si léger ! répétait-elle cent fois par jour à sa sœur ; il n'écrit jamais lorsqu'il n'a point d'événements à apprendre, c'est son habitude ; s'il y avait quelque chose d'extraordinaire, il nous en informerait.

Lady Bothwell écoutait sa sœur sans essayer de la consoler. Peut-être pensait-elle que les plus mauvaises nouvelles venues de Flandre auraient aussi leur bon côté. Cette conviction devint plus forte, lorsque, d'après des informations prises au quartier général, on sut que sir Philippe n'était plus à l'armée, soit qu'il eût été pris ou tué, ou bien que, par quelque raison inconnue ou par caprice, il eût quitté volontairement le service, sans qu'aucun de ses compatriotes ou de ses amis, dans le camp, pût même former une conjecture. Dans le même temps, les créanciers de sir Philippe, en Ecosse, devenus pressants, entrèrent en possession de ses biens, et menaçaient sa personne s'il était assez téméraire pour reparaitre dans son pays.

A peu près à cette époque il vint à Edimbourg un homme dont l'apparence était aussi étrange que ses prétentions. Il était communément appelé le docteur de Padoue. Quoique les médecins d'Edimbourg lui donnaient le nom d'empirique, il existait un grand nombre de personnes, parmi lesquelles il s'en trouvait appartenant au clergé, qui, tout en admettant la réalité des cures et la puissance des remèdes, alléguait que le Dr Damiotti faisait usage de charmes et d'un art illégal afin d'assurer la réussite de ses ordonnances. Il fut défendu, même du haut de la chaire, de s'adresser à lui. Mais la protection que le docteur de Padoue reçut de quelques amis puissants lui permit de braver ces imputations. On ne tarda pas à dire que pour une certaine gratification, le Dr Battista Damiotti pouvait faire connaître le sort des absents, et même montrer aux personnes qui l'interrogeaient la forme corporelle des amis regrettés et l'action qu'ils accomplissaient au même moment. Ce bruit parvint à lady Forester.

Douce et timide dans les occasions de la vie, lady Forester trouvait dans l'état de son esprit de la hardiesse et de l'obstination ; et ce fut avec autant de surprise que d'alarmes que lady Bothwell entendit sa sœur Jemina exprimer sa résolution de rendre une visite au docteur de Padoue, et de le consulter sur le sort de son mari.

—Je m'inquiète fort peu, dit la femme abandonnée, du ridicule que je puis me donner. S'il y a une chance sur cent que je puisse obtenir quelque certitude sur le sort de mon mari, je ne voudrais pas manquer cette chance pour tout ce que le monde pourrait m'offrir.

Alors lady Bothwell appuya sur l'illégalité d'avoir recours à des connaissances acquises par un art déchdu.

—Ma sœur, reprit Jemina, celui qui meurt de soif ne pourrait s'empêcher de boire, même à une source empoisonnée. J'irai seule apprendre mon sort, et je veux le connaître dès ce soir. Le soleil qui se lèvera demain me trouvera, sinon plus heureuse, du moins résignée.

—Na sœur, dit à son tour lady Bothwell, si vous êtes décidée à cette étrange démarche, vous n'irez pas seule. Mais réfléchissez encore à votre projet, et renoncez à une connaissance que vous ne pouvez obtenir sans vous rendre coupable, et peut-être même sans danger.

Lady Forester se jeta dans les bras de sa sœur, et la pressant contre son cœur, la remercia cent fois de lui avoir offert sa compagnie, tandis qu'elle refusait avec tristesse de suivre l'avis amical dont cette offre avait été accompagnée.

Lorsque la brune fut arrivée, heure du jour où le docteur de Padoue recevait les visites de ceux qui venaient le consulter, les deux dames quittèrent leurs appartements.

Le domestique de lady Forester, homme d'une fidélité à toute épreuve, avait porté au docteur, de la part de cette dame, un don assez considérable, afin de se le rendre propice.

Le domestique marchait devant ces dames, et leur servait de guide. Enfin il tourna subitement dans une cour étroite, et frappa à une porte en forme d'arceau, qui semblait appartenir à un édifice d'ancienne date ; elle s'ouvrit, sans qu'il fût possible d'apercevoir aucun portier ; et le domestique, se rasant de côté, pria les dames d'entrer dans la maison. Elles n'y furent pas plutôt introduites que la porte se ferma et les sépara de leur guide. Les deux sœurs se trouvaient alors dans un petit vestibule, éclairé par une chambre lugubre, et n'ayant, lorsque la porte était fermée, aucune communication avec l'air ou la lumière extérieure. La porte d'un appartement intérieur s'entrouvrait dans la partie la plus éloignée du vestibule.

—Il ne faut point hésiter maintenant, Jemina, dit lady Bothwell.

Et, se dirigeant vers l'intérieur de la maison, les deux sœurs trouvèrent le docteur entouré de livres, et de machines de forme et d'apparence particulières.

Le docteur se leva lorsque les dames parurent, et malgré leurs vêtements, qui indiquaient une naissance inférieure, il les reçut avec les marques de respect qu'exigeait leur rang.

Lady Bothwell essaya de garder l'inconnu qu'elle s'était proposé ; et comme le docteur les conduisait à la place d'honneur, cette dame fit un geste pour refuser sa politesse.

—Nous sommes de pauvres femmes, monsieur, dit-elle ; le malheur seul de ma sœur a pu nous décider à venir consulter votre art.

Le docteur sourit, et interrompant lady Bothwell, il lui dit :

—Je connais, madame, le malheur de votre sœur, et quelle en est la cause. Je sais aussi que je suis honoré de la visite de deux dames du plus haut rang, lady Bothwell et lady Forester.

—Je puis facilement comprendre..., dit lady Bothwell.

—Pardonnez ma hardiesse à vous interrompre, reprit l'Italien : Votre Seigneurie était sur le point de dire qu'elle pouvait facilement comprendre que j'eusse appris son nom par le moyen de son domestique ; mais, en le pensant, vous faites injure à la fidélité d'un bon serviteur, et, je puis ajouter, au talent de celui qui est aussi votre très humble serviteur, Battista Damiotti.

—Je n'ai l'intention de vous faire injure ni à l'un ni à l'autre, monsieur, dit lady Bothwell, conservant un air calme, quoiqu'elle éprouvât un peu de surprise ; mais la position dans laquelle je me trouve a quelque chose de nouveau pour moi.